Troisième dimanche de l'Avent

Lectures : Is 61, 1-2a. 10-11 ; 1 Th 5, 16-24 ; Jn 1, 6-8. 19-28

Le dimanche *Gaudete* manifeste une douceur que la liturgie romaine sait exprimer maternellement. Par des signes sensibles : le son de l'orgue, les fleurs, les ornements roses — cette extravagance de sacristie —, l'Église nous tire en avant, nous aiguillonne, nous rappelant que le Seigneur est proche. La collecte évoque notre attente fidèle de joies futures. Elle précise pourtant que cet état de suspension est marqué dès maintenant par une « joie vive, *alacri lætitia* », qui doit nous caractériser « *semper*, toujours ». La formule est entraînante. Elle est aussi exigeante. Elle m'invite à me poser la question : « Qu'est-ce qui bloque en moi l'épanouissement de la joie ? Qu'est-ce qui empêche l'eau vive de sourdre et de couler ? »

La joie à laquelle nous sommes appelés n'est pas une affaire seulement de bonne ambiance ou de bonne humeur. L'Église nous donne aujourd'hui de contempler Jean Baptiste, dont le destin fut tragique. La joie ne présuppose pas une vie facile. Jean est le prototype de la vocation monastique. Il y a à cela de nombreuses raisons. L'évangile le présente comme un prédestiné : un homme pour lequel Dieu avait conçu un projet de vie pour le bien de son peuple.

La vocation de Jean nous aide à croire en la nôtre, à construire notre existence sur la certitude hardie — qui semble autrement présomptueuse — que le Créateur du ciel et de la terre a voulu, dès l'éternité, poser son regard sur nous, des grains de poussière, en vue d'une tâche à nous confier. Jean nous invite à nous émerveiller du mystère de l'appel, à en rendre grâce. En plus de cela, son austérité de vie, son courage prophétique, son accueil des nécessiteux, sa persévérance durant de longues périodes d'obscurité, voire de perplexité, le rendent apte à nous servir de modèle. Il y a encore une autre considération, plus intérieure, que je voudrais mettre en évidence. Elle est pertinente pour notre propos de mener une vie chrétienne aujourd'hui.

Je pense à l'attitude que Jean assume devant les prêtres et les lévites qui demandent de façon pressante : « Qui es-tu ? » Ils avaient en tête des catégories familières auxquelles, pensaient-ils, le Baptiste devrait correspondre. Jean n'entre pas dans ce jeu. Il ne donne aucune réponse affirmative. Au contraire, il répond par de nettes négations, par un « Je ne suis pas » trois fois répété. Cette inconnissance ne le remplit pas d'angoisse ; elle le libère d'être emprisonné en lui-même, l'ouvrant à une grâce de devenir, dont la source est ailleurs. Lui, le Précurseur du Verbe, déclare : « Je suis *la voix de celui qui crie dans le désert* », Celui qui au début, quand tout était informe et vide, cria : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut (cf. Gn 1, 3). Être l'articulation potentielle d'une parole créatrice : voilà le sens de la mission prophétique de Jean. C'est l'accomplissement adulte du tressaillement de joie qu'il connut pré-rationnellement, encore embryon, à l'approche du Verbe incarné (cf. Lc 1, 41b).

Un moine, c'est un homme qui aspire à vivre ainsi, recevant chaque jour à nouveau, comme un cadeau, son identité profonde, sa vraie forme, se plaisant à être argile entre les mains tendres et fermes du Potier, dont le but créateur lui demeure mystérieux, mais dont il sait qu'il sera beau (cf. Jr 18, 6b. 4d). L'évangéliste Jean, qui nous présente le Baptiste déclarant : « Je ne suis pas », aura au soir de sa vie une sublime vision. Il y entend l'Esprit de Dieu dire aux fidèles, pris dans les luttes qui composent la vie en ce monde : « Au vainqueur je donnerai un caillou blanc et, inscrit sur ce caillou, un nom nouveau que nul ne sait, sauf celui qui le reçoit. » (cf. Ap 2, 17b)

Au fur et à mesure que nous apprenons un peu à prier, que nous comprenons un peu ce que c'est que la vie chrétienne, nous réalisons que nous ne connaissons pas encore notre vrai nom ; mais que cela n'est pas grave, car Celui qui nous a faits, qui nous appelle, Lui, il sait notre nom. Il est résolu à nous le révéler. Il veut que nous devenions une voix apte à le prononcer. Ce nom, c'est la venue particulière du Verbe à chacun de nous, l'avent *existentiel* dont parlait avec admiration Saint Bernard. Redressons les chemins du vrai nom, en nous dépouillant d'autres noms éphémères imposés par notre histoire, nos blessures, nos mérites et nos échecs. Restons à l'écoute, attentifs et *alacri lætitia* à l'égard de Celui qui vient accomplir ses desseins en nous, afin que, en tout aspect de notre être, Dieu soit glorifié (cf. Règle de saint Benoît 57, 9).

Il est vital, Frères, de rendre témoignage – devant un monde aveuglé – de la liberté et de la joie portées par cette vision de la vie. Les grandes querelles identitaires qui nous entourent nous inspirent de la peur, peut-être, et cela non sans raison ; mais elles doivent aussi nous inciter à la tendresse. Seul celui qui se sait porté par une bienveillance toute-puissante peut dire : « Je ne sais pas qui je suis, ni ce que je deviendrai, mais je sais que je suis aimé ». Voilà le seul remède à tant de maux, dont la vraie racine n'est peut-être pas tant l'idéologie que le désespoir. Amen.